

Au fond des tunnels de la Grande Guerre

Sous les champs de bataille,
les parois de nombreux souterrains
gardent des témoignages,
gravés dans la pierre,
de la guerre des tranchées.

PAR EVAN HADINGHAM

PHOTOGRAPHIES DE JEFFREY GUSKY

C'est un trou humide, à peine plus large que l'entrée d'un terrier, dissimulé par un buisson d'épineux. Nous sommes dans un bois isolé, quelque part dans le nord-est de la France. J'emboîte le pas à Jeffrey Gusk, photographe et médecin, qui a exploré des dizaines de lieux souterrains similaires. À travers l'orifice boueux, nous nous glissons dans le noir le plus complet.

Le passage s'élargit bientôt et nous progressons à quatre pattes. Le rayon de nos lampes frontales balaie les murs de craie poussiéreux de ce (suite page 62)

PRIÈRE DE PIERRE Sculpté dans une chapelle souterraine, ce soldat français est l'une des œuvres décorant de nombreux tunnels abandonnés, sous la ligne de front occidentale.





SUR LE CHEMIN DES DAMES Les vestiges de ce fort du Chemin des Dames, où 30 000 soldats français tombèrent en dix jours de combats en avril 1917, témoignent du pilonnage de l'artillerie. Mais la lutte était aussi souterraine : Allemands et Français cherchaient à investir les tunnels de l'adversaire.





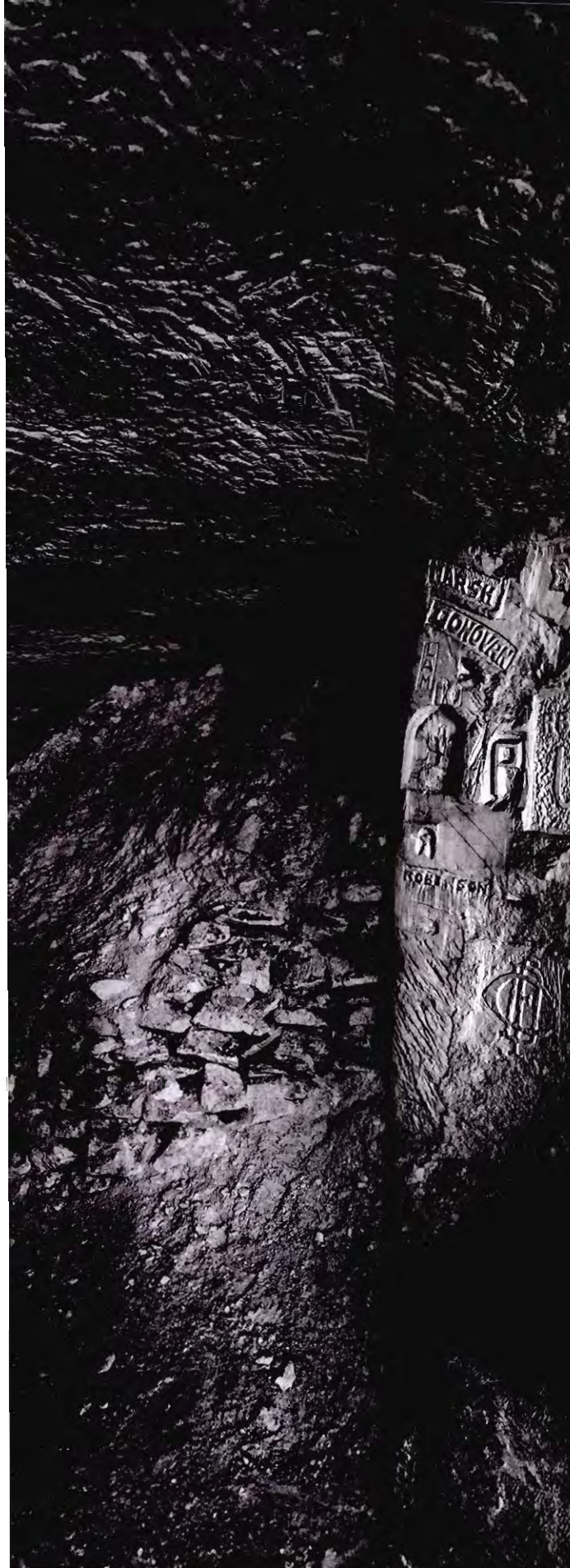
(suite de la page 56) tunnel centenaire qui se perd dans les ténèbres. Quelques hectomètres plus loin, l'ouvrage se termine par une alcôve taillée dans la paroi – le poste téléphonique.

Ici, peu après le déclenchement de la Première Guerre mondiale (il y a cent ans cet été), les ingénieurs militaires allemands guettaient dans un silence absolu le moindre bruit issu de l'activité des sapeurs français. Voix étouffées, raclement de pelle : c'était la preuve qu'une équipe ennemie, sans doute à quelques mètres de leurs positions, creusait un tunnel d'attaque.

LE DANGER MONTAIT D'UN CRAN dès que le bruit cessait. Cela signifiait que l'ennemi empiétait des sacs ou des bidons, construisant un mur d'explosifs contre l'extrémité du tunnel. Le silence qui suivait alors rendait fou. Tout pouvait exploser d'une seconde à l'autre, vous enterrant vivant si vous ne mouriez pas déchiqueté.

Un peu plus loin, nos lampes éclairent des graffitis tracés sur l'un des murs du tunnel par les ingénieurs de permanence dans ce poste d'écoute. La devise « *Gott für Kaiser!* (Dieu avec le Kaiser !) » couronne les inscriptions de leurs

DES CENTAINES DE MESSAGES DES BOYS En 1918, la 26^e division d'infanterie américaine resta cantonnée six semaines dans une carrière, sous le Chemin des Dames. Ses troupes ont laissé près de 500 témoignages de leur présence (à droite). En haut, des sapeurs français utilisent un stéthoscope pour suivre l'ennemi dans les tunnels proches de leurs positions.





MARSH
MONOVAN

PLUS

ROBINSON

THE
WALTON

ORI

NED

PERRY

1918

H.C.

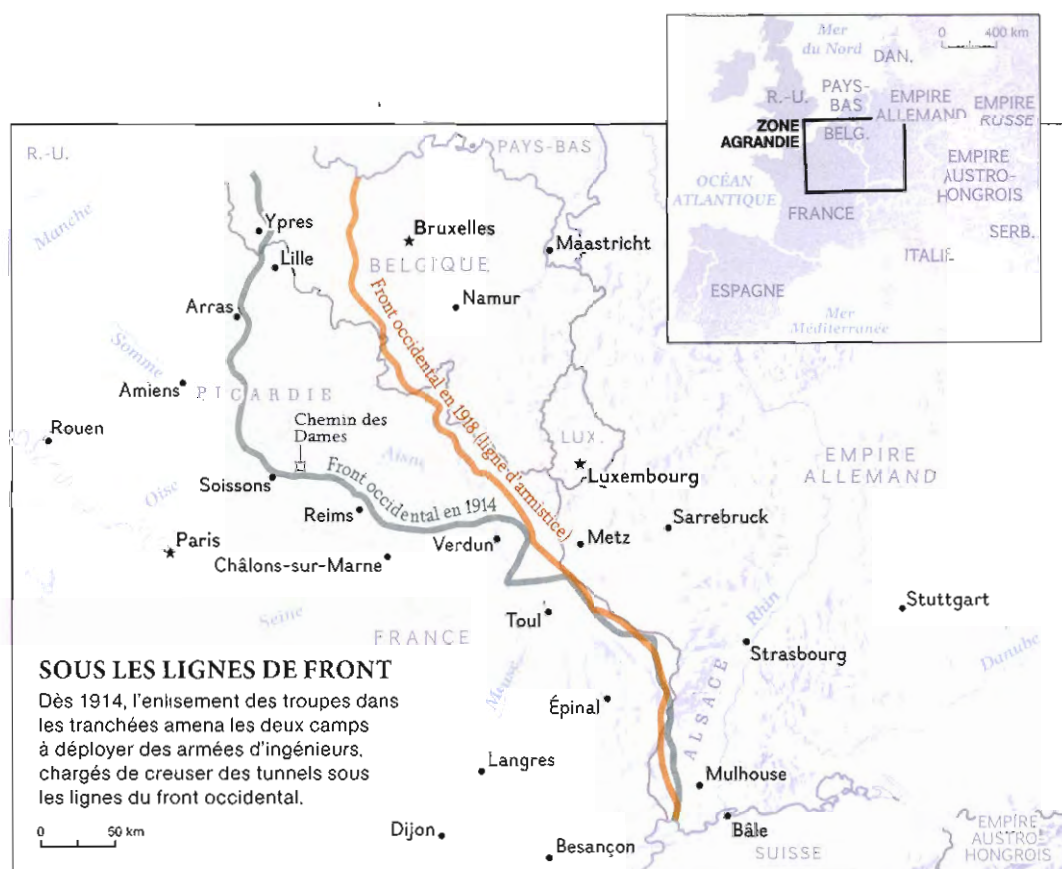
191

1918

RED JERO

CRAMPIN

COAD
COA
O.M.G.B.



noms et régiments. Les lettres semblent dater de la veille. En fait, le sous-sol calcaire et crayeux de la Picardie était particulièrement propice pour poser de mines, mais aussi pour réaliser des dessins et des caricatures, des sculptures, dont des bas-reliefs d'excellente facture.

Cet art est resté assez méconnu, hormis des spécialistes de la Grande Guerre, ainsi que des maires de villages ou de certains propriétaires de la région. Avec le temps, Gusky a fini par en connaître bon nombre. Ses photos dévoilent l'existence souterraine subie par les soldats confinés à l'abri du pilonnage de l'artillerie et qui ont laissé noms, croquis de femmes, symboles religieux, dessins humoristiques et autres.

Au début du conflit, les deux camps étaient confiants. On voyait encore la cavalerie comme une arme de choc, et on espérait avoir vaincu

l'ennemi avant Noël. Mais, fin 1914, l'offensive allemande avait été stoppée et le front se stabilisa. Un immense réseau de tranchées fut creusé, des côtes de la Manche à la frontière suisse. La course aux armements déboucha sur les premières utilisations massives de gaz, de l'aviation et de chars d'assaut. Sur le front occidental, des millions d'hommes furent sacrifiés lors d'offensives et de contre-attaques souvent ineptes.

DANS CETTE MORTELLE IMPASSE, c'est à des techniques de guerre de siège n'ayant guère évolué depuis des siècles que recoururent les belligérants – Allemands d'un côté, Français et Britanniques de l'autre. Le but était de creuser sous un bastion-clé ennemi et de le faire sauter. On prévenait ensuite toute contre-attaque en détruisant ses propres galeries.

Au plus fort de la guerre souterraine, en 1916, les sapeurs britanniques firent exploser 750 mines sur les 160 km de leur secteur de front, les Allemands répliquant avec près de 700 charges.

Journaliste scientifique, Evan Hadingham collabore au réseau télévisé public américain. Photographe et médecin urgentiste, Jeffrey Gusky vit au Texas.

Points d'observation cruciaux, les collines et les crêtes furent transformées en gruyères. De nos jours encore, d'immenses cratères parsèment le paysage, témoignant de la puissance des explosifs utilisés. La guerre souterraine ne se réduisait cependant pas aux tunnels. Sous les champs et les forêts de Picardie, des carrières abandonnées, multiséculaires, abritèrent des milliers d'hommes en armes.

Par une matinée brumeuse, nous explorons l'une de ces cavités, au pied d'une falaise surplombant la vallée de l'Aisne. Le propriétaire du terrain nous guide. Il nous a demandé de taire le nom du site pour le protéger des vandales.

Il nous montre avec fierté la monumentale Marianne sculptée à l'entrée de la carrière. Plus loin, dans la pénombre de l'excavation, nous distinguons des plaques finement gravées et d'autres témoignages désignant les régiments français qui trouvèrent refuge ici.

Nous découvrons plusieurs chapelles creusées dans la pierre, décorées de symboles religieux, d'insignes militaires et de noms de grandes victoires françaises. Notre guide nous montre un escalier de pierre qui montait de l'une des chapelles vers la ligne de front : « Mon cœur se serre quand je pense à tous les hommes qui ont gravi ces marches pour ne plus jamais revenir. »

La vie dans les carrières était préférable, et de loin, à l'enfer de boue et de sang en surface. « Un abri au sec, avec de la paille, quelques meubles et du feu, c'est le luxe pour ceux qui reviennent des tranchées », observa un journaliste après en avoir visité une, en 1915. Mais, écrivit un soldat français à sa famille, « nous sommes dévorés par la vermine et ça grouille de poux, de puces, de rats et de souris. De plus, c'est très humide et beaucoup d'hommes tombent malades. »

Pour les soldats exténués, rêves et fantasmes permettaient de passer le temps. Les murs des carrières sont couverts de portraits de femmes – visions souvent sentimentales et idéalisées.

Les deux camps ont transformé les plus vastes carrières en de véritables villes, dont beaucoup restent étonnamment bien conservées. Près de la carrière de notre propriétaire, nous traversons un champ de pommes de terre appartenant à son

cousin. Celui-ci a dû débarrasser la terre des innombrables projectiles de mortiers, grenades et obus non explosés (certains contenant encore du gaz mortel) qui y étaient enfouis.

UN INCROYABLE LABYRINTHE NOUS ATTEND sous le champ : la carrière date du Moyen Âge

et ses boyaux serpentent sur plus de 11 km parfois creusés de hautes voûtes. En 1915, les Allemands ont relié cet immense dédale à leur réseau de tranchées. Rien n'y manquait : électricité et téléphone, postes de commandement, boulangerie et boucherie, atelier d'usinage, hôpital, chapelle. Rongés par la rouille, le générateur Diesel et les barbelés sont encore là.

Des dizaines d'inscriptions restent parfaitement visibles à chaque intersection. Elles font office de panneaux de signalisation dans ce déroutant enchevêtrement de tunnels et de galeries. Sur les parois, les soldats allemands ont inscrit leur patronyme, leur régiment, des images religieuses ou des insignes militaires, ils ont sculpté des portraits et des caricatures, tracé des croquis de chiens et d'autres figures.

La 26^e division d'infanterie (DI) américaine, l'une des premières à rejoindre le front allié peu après l'entrée en guerre des États-Unis, en avril 1917, s'est distinguée dans la décoration des villes souterraines. Pour visiter une carrière où elle a été cantonnée, au Chemin des Dames, nous empruntons deux échelles branlantes menant une dizaine de mètres plus bas.

Nous explorons ce complexe de 40 ha pendant des heures. Nos lampes frontales sont comme les phares d'une machine à remonter le temps, révélant des abris souterrains jonchés d'innombrables bouteilles, chaussures, casques, douilles d'obus, lits en grillage, et même une batterie de cuisine avec poêles et casseroles.

En février 1918, des centaines d'Américains, de jeunes recrues pour la plupart, ont partagé le même espace confiné six semaines durant. Ils alternaient les séjours dans les carrières et dans les tranchées, juste au-dessus. Ils ont consacré des heures à décorer le moindre centimètre carré de certaines parois. Les symboles patriotiques ou religieux s'y comptent par (suite page 68)



LE MARÉCHAL Bas-relief représentant Paul von Hindenburg (à gauche), chef d'état-major allemand à partir de 1916. Les personnages illustres n'étaient pas rares sur les murs des tunnels : le Kaiser Guillaume II, le Premier ministre français Georges Clemenceau et le président américain Woodrow Wilson voisinaient, par exemple, avec Buffalo Bill.



NAUFRAGE Un navire nommé *Liberté* en train de couler illustre « les désastres du xx^e siècle » dans le bas-relief (à droite) d'un soldat français dont le régiment fut quasiment anéanti lors de la bataille du Chemin des Dames. L'homme voulait peut-être témoigner son désespoir devant le nombre ahurissant de blessés ou protester contre les attaques allemandes visant des navires civils.



CLOU MACABRE Ce soldat, avec un clou fiché dans son dos, prouve que les artistes ont une humour macabre. Les têtes et les tions plus terre à terre accrochaient leurs armes et leur matériel à des crochets, à faire sécher, ou les p... des souris et de la v...



VOILÀ LA CAVALERIE Sculpté dans une carrière (à gauche), cet officier français rappelle que les unités montées étaient partie prenante dans toutes les armées au début des hostilités. Quelques semaines plus tard, barbelés et mitrailleuses avaient rendu la guerre à cheval obsolète. Les chevaux ne servirent plus qu'au transport du ravitaillement, des armes et des blessés.



LE CHAT VEILLE Ce félin (à droite) envoie-t-il un signal aux rongeurs qui sévissaient dans les tunnels ? Nombre de soldats s'occupaient en figurant des animaux rappelant les bandes dessinées. « Ces images de la vie quotidienne permettaient de se distraire l'esprit de la terrible angoisse des combats faisant rage juste au-dessus », note Jeffrey Gusk, l'auteur des photos.



L'ALSACIENNE Outre le patriotisme qu'elle coiffe, la femme portant la coiffe alsacienne (à droite) est une nombreuses représentations sculptées dans les tunnels : caricatures, portraits d'épouses ou de fiancés.

representant
(he), chef
ir de 1916.
étaient
nnels:
mier ministre
au et le
w Wilson
c Buffalo Bill.



CLOU MACABRE Ce soldat moustachu avec un clou fiché dans la tête (à droite) prouve que les artistes mêlaient parfois un humour macabre à des préoccupations plus terre à terre. Les soldats accrochaient leurs effets, leurs provisions et leur matériel à des clous pour les faire sécher, ou les protéger des rats, des souris et de la vermine.



ans une
ier français
ées étaient
les armées
ques
et mitrail-
re à cheval
rvirent
aillement,



L'ALSACIENNE Outre le symbole patriotique qu'elle constitue, cette femme portant la coiffe traditionnelle alsacienne (à droite) fait partie des nombreuses représentations féminines sculptées dans les tunnels et les souterrains : caricatures, portraits idéalisés d'épouses ou de fiancées, Marianne...



FACE À L'HORREUR Le regard halluciné de ce fantassin allemand exprime l'horreur des tranchées (à gauche). Plus de 6 millions d'entre eux furent blessés lors de la Grande Guerre. Dans *À l'Ouest, rien de nouveau*, Erich Maria Remarque écrit à propos des autorités morales de l'époque : « Nous voyions que rien ne restait debout de leur univers. »



AUTOPORTRAIT Au début de 1918, dans une carrière du Chemin des Dames, Archie Sweetman, de la 26^e division d'infanterie américaine, a sculpté cet autoportrait en simple troufion prêt à en découdre. Sweetman n'a été que légèrement blessé à la guerre.





(suite de la page 65) dizaines. Parmi les noms de fantassins inscrits au crayon, je relève « Earle W. Madeley », caporal du Connecticut, « âgé de 20 ans ». Il fut tué le 21 juillet 1918. 2 000 soldats de la 26^e DI sont tombés avant l'armistice.

Provisoirement à l'abri du chaos faisant rage en surface, les soldats de la Grande Guerre nous ont laissé ces expressions personnelles de leur identité et de leur désir de survivre. Mais cet héritage sans pareil de la guerre est menacé.

Le propriétaire a posé des barreaux devant toutes ses carrières, car des vandales ont tenté de découper à la scie la Marianne de l'entrée. Devant celle où la 26^e DI a stationné, un mécanicien à la retraite surveille les lieux. Il a édifié une lourde grille métallique cadénassée. Mais de nombreux autres sites restent sans protection.

Nous regagnons la voiture. Un vent frisquet de janvier souffle sur le champ de bataille. Je ne peux pas m'empêcher de demander à notre homme pourquoi une carrière où sont gravés des noms américains lui semble si importante. Après un instant de réflexion, il me répond : « Lire les noms de ces hommes, en bas, c'est comme leur rendre la vie, pour un instant. » □

PUIS ON REMONTE SE BATTRE En 1918, l'action combinée de l'artillerie, des chars et de l'aviation avait changé la nature des opérations, avec des champs de bataille plus mobiles. Les armées abandonnèrent peu à peu leurs bastions souterrains. Les soldats rejoignaient l'extérieur via un escalier creusé dans la pierre (en haut).

